ADELINE ET LA DICTEE

 Adeline s’était mise sur son trente-et-un**.** Elle avait enfilé, sur son jean moulant, un justaucorps qui affinait sa silhouette. Et pour mettre de la fantaisie dans sa tenue bleu indigo elle portait des baskets garance, sans se soucier du qu’en-dira-t-on. Elle ne voulait pas paraître fagotée, comme certaines avec leurs frusques cousues de fanfreluches et de falbalas, ou endimanchée comme ces autres avec des nippes fripées d’un autre temps. Ni débraillée, ni dépenaillée, ni déguenillée comme ceux qui exhibaient des pantalons déchirés. C’était quand même la dictée du maire !

 A l’entrée du Centre culturel, régnait une atmosphère de kermesse joyeuse : ses camarades du collège et du lycée, après s’être interpellés, parlé longuement et interrogés sur les difficultés qui les guettaient peut-être, gagnaient la salle où les attendaient, regroupés près de la scène, les organisateurs de l’épreuve. [Fin des juniors]

 Adeline reconnut quelques têtes chenues, sagement installées dans les fauteuils rouge vif du premier rang : sa grand-mère et deux de ses amies, une institutrice à la retraite et une passionnée des Chiffres et des lettres. Cette dernière, avec autour du cou un foulard de shantung, portait un chaud cardigan de mohair : elle craignait les vents coulis. Près d’elles, la femme du banquier arborait un caracod’indienne bariolée, orné de petits boutons de nacre, comme pour dire : vive le patrimoine et la mode ancienne ! Son mari, à ses côtés, endossait un blazer de flanelle anthracite, très chic. On était tiré à quatre épingles, l’orthographe est chose sérieuse. Les langues allaient bon train : on supputait les pièges du vocabulaire, on redoutait les chausse-trapes des conjugaisons et surtout les guets-apens des participes passés. Quelqu’un même dénonça avec humour la dictature de la dictée, quand soudain le silence se fit : la lectrice apparut sur la scène. A.L.